Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

ORIGINES ET ÉVOLUTIONS DE LA PRESSE

PAR PIERRE DE BACOURT

"CHERCHER depuis quand le journal existe, c'est chercher depuis quand les hommes sont sociables" . . . . dit Hatin dans son introduction historique à l'Histoire de la Presse.

C'est évidemment aller un peu loin. Mais avant l'apparition du premier journal imprimé existait-il quelque-chose à quoi il ressemblât?

L'historien Flavius Joséphe nous affirme que les Babyloniens auraient eu des historiographes chargés de tenir un "Journal" des événements publics. Le Père Schell membre de l'Institut, pour qui les anciennes civilisations orientales n'ont pas de secret, nous assure que ces mêmes Babyloniens, pieux et commerçants, ne s'intéressaient à rien qui ne touchât à leur religion ou à leur négoce; par contre les Ninivites belliqueux et voyageurs étaient fort curieux et possédaient des Annales écrites au jour le jour.

En Grèce, il n'y avait pas de journaux. La vie politique y était intense mais le territoire peu étendu. La population vivait dans la rue et les nouvelles se transmettaient verbalement. Les Athéniens parlaient leur journal nal et ne l'écrivaient pas.

La situation à Rome était tout autre. Dans cet empire immense, aux extrémtés duquel se passait toujours quelquechose, le besoin d'être journellement au courant des évènements se faisait impérieusement sentir. A l'origine, on affichait les nouvelles sur une table de marbre exposée dans la maison du Grand Pontife. Tout le monde y pouvait venir et l'on ne s'en privait pas; le Grand Pontife n'était plus chez lui et sa femme se plaignait. Ceci était particulièrement fâcheux car le Grand Pontife vu la haute idée que l'on avait de sa charge, ne pouvait ni divorcer, ni se remarier. Ces récriminations féminines émurent le Sénat et les tables furent transportées sur les places publiques. Puis, l'on eut recours à des crieurs qui du haut des rostres annonçaient les nouvelles importantes. En même temps, l'on multiplia les affiches et l'on ajouta aux faits politiques les naissances, les divorces, les mariages, les funérailles et l'annonce des jeux.

Des industriels ingénieux s'avisèrent de faire copier ces placards, d'y ajouter quelques informations de leur crû et des dissertations de rhéteurs à la mode. Ils adoptèrent le titre d'Acta Diurna—Faits du Jour—, reproduisirent à un certain nombre d'exemplaires et firent la chasse aux abonnés. Ils en trouvèrent beaucoup. Le premier journal était créé.

César ordonna la publication des actes du Sénat. Il désirait affaiblir ainsi l'autorité des Pères conscripts, ces anciens rois de la République, dont les délibérations avaient jusqu'alors été enveloppées d'un mystère qui ajoutait à leur prestige. Les "Acta Diurna"

prirent par suite de cette mesure une importance considérable. Mais Auguste, étant parvenu à asseoir son pouvoir sur des bases solides, souhaita que le peuple ne s'occupat plus des affaires publiques. Comme Napoléon, il avait peu de goût pour les curieux et les idéologues. Un décret interdit aux "Acta Diurna" de publier les nouvelles politiques; ce fut la fin du journal à Rome et pour renouer la chaine il faut franchir des centaines d'années et arriver au XVII siècle—le siècle de la Gazette.

Les premiers journaux imprimés parurent presque simultanément en France, en Hollande, en Allemagne et en Angleterre; à l'heure actuelle ces quatre pays se disputent encore la priorité.

Il parait prouvé cependant qu'Anvers doit l'emporter car ou y publiait une Gazette dès 1605. Puis viendraient l'Allemagne (1609), l'Angleterre (1622), la Hollande (1626) et la France (1631); la Russie arrivant bonne dernière en 1703.

Nous possédons quelques exemplaires de ces vénérables journaux. L'Université de Heidelberg conserve précieusement plusieurs numéros du "Carolus" édité à Strausbourg en 1609. Nous connaissons un exemplaire du Frankfürter Postzertung de 1636, un autre de la Gazette officielle de Suède de 1644, de la Gazette de Londres des séries complètes remontant à 1665. Il en est de même de la Gazette de France, de la Gazette de Leipsig et du Haarlemsche Courant qui depuis son origine est toujours resté dans la même famille, les Enschédé, imprimeurs réputés dès le XVI siècle.

Avant la Gazette, comment se transmettaient les nouvelles? Par les lettres. On se les passait de mains en mains, on les copiait, on les commentait. Mme. de Sévigné, Mlle. de Scudéry, Voiture, Gondi et tant d' autres furent journalistes sans le savoir.

Puis, de grands personnages prirent l'habitude d'envoyer de par la ville, des valets plus dégourdis que les autres faire la chasse aux "potins." Ce devint bientôt un métier. Les "Nouvellistes" se distribuaient la besogne et se réunissant à des heures et en des endroits déterminés, échangeaient leurs trouvailles qu'ils allaient ensuite vendre à leurs clients. Pour plus de commodité ils rédigèrent une sorte de journal manuscrit: la Nouvelle à la main. Ce n'était guère qu'une chronique scandaleuse et c'est pour cela probablement qu'elle eut un grand succès. Mais, quand les auteurs avaient dit des choses trop vraies sur de trop grands personnages, ils faisaient fréquemment connaissance avec la Bastille ou le Grand Châtelet. Ces rigueurs firent peu à peu disparaitre cette industrie que nous verrons d'ailleurs refleurir au XVIII siécle.

C'est à ce moment psychologique qu'apparut Théophraste Renaudot, homme avisé et très en avance sur son temps. Né à Loudun où il fut d' abord médecin, il se dégoûta bien vite de la monotone vie de province et en 1613 nous le trouvons à Paris. Il y fit un peu tous les métiers: Médecin du Roy, maître d'école, Commissaire des pauvres valides et invalides du Royaume, organisateur du premier Mont de Piété (ce qui le fit traiter d'usurier), il finit par ouvrir un "bureau d'adresses" à l'enseigne du Grand Coq. C'était un sorte de bureau de renseignements ou

l'on pouvait trouver toutes les indications possibles et imaginables. Le succès fut énorme. Admirablement placé pour récolter des nouvelles, Renaudot se mit à faire rédiger des "Nouvelles à la main; puis, débordé par la demande, il décida d'avoir recours à l'imprimerie. Le premier numéro de la Gazette parut—sans date—le 30 Mai, 1631; le sixième seulement fut daté du 4 Juillet. A cette époque la Gazette était hebdomadaire et à 4 pages. En 1632 elle en eut huit et de nombreux suppléments.

Ce n'était pas un journal gai et pas davantage un journal indépendant. Richelieu en autorisant sa publication entendait bien qu'elle ne serait qu'un instrument de sa politique et Renaudot ne s'y trompa point. Sous le Grand Cardinal et sous ses successeurs, la Gazette—qui en 1762 prit le titre de Gazette de France—fut un organe "officieux," pour devenir sous Louis XV un journal "officiel" et être annexée au Ministère des affaires étrangères.

La Presse, d'ailleurs, avait pris partout un certain développement. En 1779 l'on publiait à Paris, 27 journaux. Néanmoins, pas plus en France que dans les autres pays d'Europe, l'on ne connaissait, l'on ne comprenait la liberté de la Presse. Les journaux d'alors parlaient fort peu de politique; ils ne contenaient guère que les commérages de la cour et de la ville, les naissances, les mariages, les funérailles, etc., et souvent un courrier littéraire excellent. Vu leur prix très élevé ils n'étaient pas à la portée du peuple.

La Révolution vint changer tout cela. "Dès l'ouverture des États Généraux, nous dit Lacretelle, la presse se permit toutes les licences; la censure n'avait pas été abolie, mais elle était impuissante. Bientôt elle disparut d'elle-même. Quatre mois avant la prise de la Bastille la liberté de la Presse avait été conquise de vive force sur un gouvernement intimidé, sans jamais avoir été officiellement accordée. Ceci suffirait à expliquer toute la Révolution."

Toutefois, ce principe de liberté n'était pas encore vraiment entré dans les moeurs. Même sous la Révolution, nous voyons des répressions terribles. Vingt journalistes de toutes les opinions périrent sur l'échafaud. Le Directoire par la loi du 18 Fructidor supprima pratiquement la Presse, qui, selon l'expression de Jules Janin "s'était dévorée par ses propres excès."

L'Empire fit mieux encore après avoir réduit le nombre des journaux à treize puis à quatre, il les confisqua tout simplement. C'est alors que le Journal des Débats, si prospère sous l'habile direction des frères Bertin, devint le Journal de l'Empire.

Sous la Restauration, période extrémement brillante avec des alternatives de liberté et de répression; c'est l'époque ou Châteaubriand, Villemain, Benjamin Constant, Mignet, Jules Janin, Nodier, Guizot, Cousin, Lamennais et bien autres prétaient à nos principaux quotidiens l'appui de leur autorité et de leur talent. Sous la Monarchie de Juillet, liberté complète; nous voyons apparaitre le premier journal a bon marché. "La Presse," lancé par Émile de Girardin. Sous le Second Empire, réaction; la censure sévit sans pitié. Sous la Troisieme République de nouveau liberté absolue; la nombre des

journaux augmente chaque jour, le prix diminue continuellement, l'information pure remplace de plus en plus les exposés de doctrine et les discussions de principes; le Journal n'est plus un marchand d'opinion, c'est un marchand de nouvelles et un courtier d'annonces.

Cette histoire, à vol d'oiseau, de la Presse française, s'est répétée à quelques variantes près dans tous les pays du monde. Partout, l'organe nouveau produit de la civilisation et du progrès, a passé par les mêmes transformations, partout il a rencontré les mêmes oppositions, les mêmes préjugés, partout il a surmonté les obstacles par ce qu'il était la résultante d'un besoin et répondait à une impérieuse nécessité. Une profession nouvelle a surgi au milieu des autres professions plus anciennes; le rédacteur et le directeur de journaux sont des personnages essentiellement modernes et il ne semble pas qu'ils aient encore trouvé leur formule définitive, car nous en voyons, qui avec un succés égal, incarnent des types bien différents. L'homme d'affaires, comme Edwards du Matin ou James Gordon Bennett du New York Hérald, pour qui un Journal n'est qu'une vaste spéculation commerciale; l'écrivain médiocre mais ayant le flair de prévoir les fluctuations du goût et le talent de choisir et de stimuler ses collaborateurs, comme John Douglas Cook du Saturday Review, John T. Delane du Times ou Arthur Meyer du Gaulois; le maitre de la plume qui écrit encore plus qu'il ne dirige comme jadis Horace Greeley du New York Tribune, Michel Katkoff, le plus grand des publicistes Russes, Villemessant du Figaro, Rochefort de l'Intransigeant ou Maurice Barrès à l'époque de la Cocarde.

Le Colonel Harvey, exposant il y a quelques années devant les étudiants de Yale, la manière dont quelques uns des grands Journalistes Américans envisageaient leur profession s'exprimait approximativement en ces termes: "Pour Franklin, c'était un métier; pour Bryant de la littérature; pour Raymond de la polémique; pour Bennett de l'industrie; pour Dana un art; pour Godkin de la critique. La boutade est juste et cependant quelle profonde divergence d'opinions.

Néanmoins, au fur et à mesure que la permanence de cette forme nouvelle de l'activité humaine s'affirmait, le besoin naissait d'en fixer les caractères, et d'en formuler les règles. Comme pour tous les arts et tous les métiers, après la phase purement personnelle était venue la phase empirique, qui devait être inéluctablement suivie de la phase scientifique. L'on voulut codifier les données établies par l'expérience et transformer les traditions en enseignement d'école. La tentative ne rencontra d'abord que scepticisme. L'on devient cuisinier, disait-on, mais l'on nait rotisseur—il en est de même du journalisme. On nait journaliste comme l'on nait poête, c'est un métier qui ne s'apprend pas. Cette affirmation est certainement vraie en ce sens qu'aucune autre profession ne requiert du néophite autant de qualités innées; mais elle est inexacte en ce sens que faute de développement systématique l'on ne pourra jamais tirer la quintessence de ces qualités. Mais, objectait-on alors, c'est dans une salle de rédaction que l'on se forme et non pas dans une salle de classe; il manquera tou-

jours l'atmosphère vibrante, fiévreuse, la tension, le surchauffage, l'odeur d'imprimerie, la camaraderie brutale, tout ce qui contribue à faire d'un Journal un milieu à part entièrement différent de tous les autres; dans vos écoles vous nous fabriquerez des pédagogues mais jamais des rédacteurs.

Ce raisonnement, irréfutable en apparence, contenait un élèment d'erreur, la confusion entre les deux phases de l'éducation d'un journaliste: l'acquisition de l'indispensable culture et la mise en oeuvre de cette culture.

Aujourd'hui, un journaliste est censé tout savoir. On lui demande d'être une vivante et infaillible encyclopédie. Ceci dépasse et de beaucoup l'esprit humain. Aussi, ce qu'il ne sait pas il faut qu'il le puisse trouver à la seconde requise. Cette science de recherche est le résultat d'une culture très étendue sinon très profonde. Cette culture ne peut s'acquérir qu'à l'école: dans une école spéciale ou l'enseignement académique ordinaire sera spécialement adapté à ces besoins particuliers.

En dépit des objections, l'idée fit son chemin et nous vîmes apparaître ici et là des Cours de Journalisme; en Angleterre dans les Universités de Londres, de Birmingham et d'autres encore; en France à l'École des Hautes Études Sociales de Paris et à l'Université Catholique de Lille; en Allemagne nous dit-on et en Italie; mais surtout aux États-Unis où une trentaine d'Universités ont ouvert des écoles de Journalisme.

Cependant, l'expérience n'avait jamais été tentée sur une grande échelle; il fallut qu'un journaliste de talent, exceptionnellement favorisé par la fortune, Mr. Joseph Pulitzer. prit l'initiative du mouvement. Par son testament, il dota l'Université de Columbia d'une somme suffisante à la réalisation complète du projet. L'histoire de Mr. Pulitzer vaudrait d'être racontée. Elle est tellement extraordinaire qu'elle nous fait songer au Rubempré de Balzac ou au Bel-Ami de Maupassant, et nous contraint d'admettre que la réalité fut plus étrange encore que le rêve. Le geste dernier de ce héros de roman est une conclusion digne des prémices de sa vie.

Jusqu'à présent, les essais d'écoles de Journalisme avaient été modestes et dans aucun cas les trois conditions nécessaires et suffisantes de succès ne s'étaient trouvées réunies: capital considérable, organisation scientifique complète, centre important d'activité humaine. L'école de Journalisme de l'Université de Columbia dans la Cité de New York les possède toutes trois ou plus haut degré.

Il sera donc infiniment intéressant pour tous, particulièrement pour les menbres de la corporation, de suivre les progrès et les développements d'une oeuvre dont l'influence peut être immense non seulement sur la Presse elle-même mais aussi sur la communauté tout entière.